

La figure de Socrate dans les Dialogues de Platon

Lettre VII, 324 d-325a, trad. Luc Brisson

« Entre autres choses, Socrate, mon ami, qui était plus âgé que moi, et dont, je pense, je ne rougirai pas de dire qu'il était l'homme le plus juste de cette époque, ils (Les trente) l'envoyèrent avec d'autres chercher un citoyen, pour l'amener de force en vue de le mettre à mort, dans le but évident de le rendre complice de leurs agissements, de gré ou de force ; mais lui refusa d'obéir et préféra courir le risque de tout endurer plutôt que d'être associé à leurs œuvres impies. »

Lachès, 181 b, trad. Dorion

« Il battit en retraite avec moi lors de la déroute de Délion¹, et je puis t'affirmer que si les autres avaient voulu se comporter comme lui, notre cité serait restée debout et n'aurait pas connu une telle chute. »

Phédon, 118a, trad. Dixsaut

« Voilà, Échécrate, la fin que nous avons vu faire à notre compagnon, à l'homme dont nous pouvons bien dire qu'entre tous ceux de son temps qu'il nous fut donné de connaître, il fut le meilleur, et en outre le plus sage et le plus juste. »

Charmide, 166d

« Qu'est-ce qui te fait croire que si je te réfute sans merci je le fais pour un autre motif que celui qui me fait examiner à fond ce que je dis, à savoir la crainte que je ne me rende pas compte, alors que je crois savoir quelque chose, qu'en réalité, je ne le sais pas ? »

Alcibiade, 106 a, trad. Pradeau et Marboeuf « Tu me sembles maintenant, depuis que tu as commencé à parler, bien plus étrange. »

Phèdre, 230c, trad. Brisson « Toi, en tout cas, homme admirable, tu es bien l'homme le plus déroutant qui se puisse voir ».

Théétète, 149 a, trad. Narcy « On prétend que je suis le plus déroutant des hommes et que je ne fais que mettre les hommes dans l'embarras. »

Ménon, 80 a-b, trad. Canto

« Socrate, j'avais entendu dire, avant même de te rencontrer, que tu ne fais rien d'autre que t'embarrasser toi-même et mettre les autres dans l'embarras. Et voilà que maintenant, du moins c'est l'impression que tu me donnes, tu m'ensorcelles, tu me drogues, je suis, c'est bien simple, la proie de tes incantations, et me voilà plein d'embarras ! D'ailleurs, tu me fais totalement l'effet, pour railler aussi un peu, de ressembler au plus haut point, tant par ton aspect extérieur que par le reste, à une raie torpille, ce poisson de mer tout aplati. Tu sais bien que chaque fois qu'on s'approche d'une telle raie et qu'on la touche, on se trouve plongé, à cause d'elle, dans un état de torpeur ! Or, j'ai à présent l'impression que tu m'as bel et bien mis dans un tel état. Car c'est vrai, je suis tout engourdi, dans mon âme comme dans ma bouche, et je ne sais que te répondre. Des milliers de fois pourtant, j'ai fait bon nombre de discours au sujet de la vertu, même devant beaucoup de gens, et je m'en suis parfaitement bien tiré, du moins c'est l'impression que j'avais. Or, voilà que maintenant je suis absolument incapable de te dire ce qu'est la vertu. Aussi je crois que tu as pris une bonne décision en

¹ Délion ; défaite athénienne face aux béotiens en novembre 424

La figure de Socrate dans les Dialogues de Platon

ne voulant ni naviguer ni voyager hors d'ici. Car si tu comportais comme cela en tant qu'étranger, dans une autre cité, tu serais vite traduit en justice comme sorcier ! »

Sophiste, 229 c – 230 d, trad. Cordero

« L'ÉTRANGER – Il me semble en tout cas distinguer une forme spéciale d'ignorance, difficile à saisir et qui égale à elle seule toutes les autres.

THÉÉTÈTE – Laquelle ?

L'ÉTRANGER – Celle qui nous fait croire que nous possédons le savoir quand, en réalité, nous en sommes dépourvus. C'est bien de là, je crois, que viennent toutes les erreurs contre lesquelles trébuche notre pensée.

THÉÉTÈTE – C'est vrai.

L'ÉTRANGER – Et je crois que le nom d'ignorance ne correspond qu'à cette absence de connaissance.

THÉÉTÈTE – Absolument.

L'ÉTRANGER – Mais quel nom donner à la partie de l'enseignement qui nous en délivre ?

THÉÉTÈTE – Il me semble, étranger, que les autres parties de l'enseignement concernent des métiers, mais que l'enseignement dont tu parles est celui que nous nommons, ici, éducation.

L'ÉTRANGER – Il en est à peu près de même, Théétète, parmi tous les Grecs. Mais il nous faut observer maintenant si, dans son ensemble, elle est un tout indivisible, ou si elle admet une certaine division qui mérite un nom précis.

THÉÉTÈTE – Eh bien, examinons cela.

L'ÉTRANGER – Il me semble que, dans un certain sens, elle est divisible.

THÉÉTÈTE – Dans quel sens ?

L'ÉTRANGER – L'enseignement par le discours admet deux chemins, dont l'un est le plus abrupt et l'autre plus aplani.

THÉÉTÈTE – Comment chacun d'eux sera-t-il appelé ?

L'ÉTRANGER – Il y a, d'une part, la procédure ancienne, celle utilisée par nos parents – et que quelques-uns utilisent encore à l'heure actuelle – et qui consiste, lorsque les enfants commettent quelque faute, soit à réprimander sévèrement, soit à persuader doucement. Il serait juste d'appeler admonestation l'ensemble de cette technique.

THÉÉTÈTE – C'est bien ainsi.

L'ÉTRANGER – Et d'autre part, il y a ceux qui, après avoir réfléchi, sont arrivés à cette conclusion : toute ignorance est involontaire, et celui qui croit être sage ne voudra rien apprendre sur ce qu'il pense déjà connaître. Ils estiment que l'admonestation, par conséquent, malgré les efforts qu'elle suppose, est une forme d'éducation qui produit des résultats très médiocres.

THÉÉTÈTE – Et ils ont raison.

L'ÉTRANGER – Ils proposent donc un autre moyen, afin de rejeter cette présomption.

THÉÉTÈTE – Lequel ?

L'ÉTRANGER – Ils interrogent celui qui croit affirmer, lorsqu'en réalité il n'affirme rien. Il est facile pour eux d'examiner par la suite les opinions de ceux qu'ils ont ainsi tant désorientés, puis, une fois les arguments systématisés, de montrer que les mêmes opinions sont contraires en même temps sur les mêmes sujets, sous les mêmes rapports, dans le même sens. Alors, les interlocuteurs voyant cela, se mettent en colère contre eux-mêmes, et deviennent plus doux face aux autres. Ils se libèrent ainsi des solides et prétentieuses opinions qu'ils avaient d'eux-mêmes, libération qui est très agréable pour celui qui écoute, et fondement solide pour celui qui la subit. En effet, mon jeune ami, ceux qui se purifient de cette manière, pensent, comme les médecins, que le corps ne tirera pas profit de la

La figure de Socrate dans les Dialogues de Platon

nourriture qu'il reçoit avant de s'être libéré de ce qui l'embarrasse. Et, à propos de l'âme, ils sont du même avis : elle ne pourra pas profiter des connaissances reçues jusqu'à ce qu'on l'ait soumise à la réfutation, et que, grâce à cette réfutation, on lui fasse honte d'elle-même et on la débarrasse ainsi des opinions qui empêchaient la connaissance. Elle sera ainsi purifiée et ne croira à l'avenir savoir que ce qu'elle sait, et non davantage. »

Apologie de Socrate, 29d-e, trad Brisson

« Citoyens, j'ai pour vous la considération et l'affection les plus grandes, mais j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous ; jusqu'à mon dernier souffle et tant que j'en serai capable, je continuerai de philosopher, c'est-à-dire de vous adresser des recommandations et de faire la leçon à celui d'entre vous que, en toute occasion, je rencontrerai, en lui tenant les propos que j'ai coutume de tenir : « Ô le meilleur des hommes, toi qui es Athénien, un citoyen de la cité la plus importante et la plus renommée dans les domaines de la sagesse et de la puissance, n'as-tu pas honte de te soucier de la façon d'augmenter le plus possible richesses, réputation et honneurs, alors que tu n'a aucun souci de la pensée, de la vérité et de l'amélioration de ton âme, et que tu n'y songes même pas ? »

Banquet, trad. Brisson

215 e « Quand je lui prête l'oreille, mon cœur bat beaucoup plus fort que celui des corybantes² et ses paroles me tirent des larmes ».

216 b « Il est le seul devant qui j'ai honte. Car il m'est impossible, j'en ai bien conscience, de ne pas être d'accord avec lui et de dire que je ne dois pas faire ce qu'il me recommande de faire ; mais chaque fois que je le quitte, je cède à l'attrait des honneurs que confère le grand nombre. Alors je déserte et je m'enfuis ; et quand je l'aperçois, j'ai honte de mes concessions passées. Souvent j'aurais plaisir à le voir disparaître du nombre des hommes, mais si cela arrivait je serais beaucoup plus malheureux encore, de sorte que je ne sais pas comment m'y prendre avec cet homme-là »

202 e, trad. Brisson.

« Il interprète et il communique aux dieux ce qui vient des hommes, et aux hommes ce qui vient des dieux ; d'un côté les prières et les sacrifices, et de l'autre les prescriptions et les faveurs que les sacrifices permettent d'obtenir en échange. Et comme il se trouve à mi-chemin entre les dieux et les hommes, il contribue à remplir l'intervalle, pour faire en sorte que chaque partie soit liée aux autres dans l'univers. »

Théétète, 150a-151 d, trad Narcy

« SOCRATE - Voilà donc jusqu'où s'étend le métier des accoucheuses : moins loin que mon propre rôle. Car il y a une chose supplémentaire qui n'est pas possible aux femmes : parfois mettre au monde des êtres imaginaires, parfois des êtres véritables, et que la chose ne soit pas facile à diagnostiquer. Si les femmes avaient cela en plus, ce serait pour les accoucheuses le travail le plus important et le plus beau, de trier ce qui est véritable ou non ; ou bien tu ne le crois pas ?

THÉÉTÈTE – Moi, si.

SOCRATE – Or, à mon métier de faire les accouchements, appartiennent toutes les autres choses qui appartiennent aux accoucheuses, mais il en diffère par le fait d'accoucher des hommes, mais non des femmes, et par le fait de veiller sur leurs âmes en train d'enfanter, mais non sur leurs corps. Et c'est cela le plus important dans notre métier : être capable d'éprouver, par tous les moyens, si la pensée

² Korubas : quelqu'un qui participe à un rite d'initiation.

La figure de Socrate dans les Dialogues de Platon

du jeune homme donne naissance à de l'imaginaire, c'est-à-dire à du faux, ou au fruit d'une conception, c'est-à-dire à du vrai. Pourtant, j'ai au moins cet attribut, qui est propre aux accoucheuses : je suis impropre à la conception d'un savoir, et ce que beaucoup m'ont déjà reproché, à savoir que je questionne les autres, mais que moi-même je ne réponds rien sur rien parce qu'il n'y a en moins rien de savant, c'est un fait véritable qu'ils me reprochent. Et la cause de ce fait, la voici : procéder aux accouchements, le dieu m'y force, mais il me retient d'engendrer. Le fait est que je ne suis moi-même absolument pas quelqu'un de savant, pas plus qu'il ne m'est survenu, née de mon âme, de découverte qui réponde à ce qualificatif ; mais ceux qui se font mes partenaires, au début, bien-sûr, quelques-uns paraissent même tout à fait inintelligents, mais tous, quand nos rapports se prolongent, ceux-là auxquels il arrive que le dieu le permette, c'est étonnant tout le fruit qu'ils donnent : telle est l'impression qu'ils font, à eux-mêmes et aux autres ; et ceci est clair : ils n'ont jamais rien appris qui vienne de moi, mais ils ont trouvé eux-mêmes, à partir d'eux-mêmes, une foule de belles choses et en demeurent les possesseurs. De l'accouchement, le dieu est cause et moi aussi.

Et voici en quoi c'est manifeste : beaucoup l'ont déjà méconnu et se sont attribué à eux-mêmes tout le mérite ; ayant conçu vis-à-vis de moi des idées de supériorité, ou séduits eux-mêmes par d'autres, ils s'en allés plus tôt qu'il ne fallait. Une fois partie, engagés dans un rapport malsain, ils ont fait avorter ce qu'ils portaient encore, et en même temps, nourrissant mal ce dont j'avais permis l'accouchement, ils l'ont perdu, parce qu'ils faisaient plus de cas de choses fausses et d'imaginations que du vrai. Et pour finir, à eux-mêmes et aux autres, ils ont donné l'impression d'être inintelligents. Aristide, le fils de Lysimaque, a fini par être l'un d'entre eux, et d'autres, nombreux, je le dis sans réserve. Ceux-là, lorsqu'ils reviennent, réclamant de m'avoir pour partenaire et faisant des scènes extravagantes, à quelques-uns la chose divine qui m'arrive me retient de m'unir, à quelques-uns elle me laisse le faire, et ceux-là à nouveau donnent en abondance. Maintenant, ceux qui se font mes partenaires éprouvent aussi ceci, qui est identique pour les femmes en couches : car ils sont dans les affres, et ils sont emplis, pendant des nuits et des jours, beaucoup plus qu'elles, de quelque chose qui ne trouve pas d'issue ; et ce malaise, l'éveiller aussi bien que le faire cesser, mon art peut le faire. Et ceux-là, c'est bien ainsi qu'il en va pour eux.

Mais il y en a quelques-uns, Théétète, qui ne me paraissent rien porter : constatant qu'ils n'ont aucun besoin de moi, je fais pour eux, en toute obligeance, l'entremetteur, et, révérence gardée au dieu, je réussis parfaitement de quoi il leur serait profitable de se faire les partenaires. Beaucoup parmi eux, oui, j'en ai fait cadeau à Prodicos, et beaucoup, à d'autres hommes d'un savoir plus qu'humain ! Maintenant, mon très bon, je te l'ai exposé tout au long pour la raison suivante : je te soupçonne, juste comme toi-même tu le crois, d'être dans les affres parce qu'en ton sein tu portes quelque chose. Livre-toi donc à moi comme au fils d'une accoucheuse, qui lui-même fait des accouchements sa spécialité, et à ce que je peux te demander, aie à cœur de répondre autant que tu en es capable. Et si, donc, examinant quelque-une des choses que tu aurais dites, j'en viens à la tenir pour imaginaire et non pour du vrai, qu'ensuite je la subtilise et la rejette, ne sois pas, comme les femmes qui ont leur premier enfant, telle une bête sauvage autour de ses petits. Beaucoup déjà, en effet, admirable garçon, ont adopté vis-à-vis de moi une attitude telle qu'ils sont prêts tout simplement à mordre, dès lors que je fais disparaître quelque-une de leurs inconsistances : c'est qu'ils ne croient pas que je fais cela par bienveillance, éloigné qu'ils sont de savoir qu'aucun dieu n'est hostile aux hommes, et que moi non plus je ne joue nullement ce genre de rôle par malveillance, mais qu'il ne m'est d'aucune façon permis de concéder le faux et d'affaiblir l'éclat du vrai. »